

La fille de Jaïrus et la femme sans nom

Marc 5, 21-43

Heiner Schubert

Jaïrus et un homme épanoui. Il a réussi sa vie. C'est un chef respecté qui vit, entouré de ses subordonnés. Il est certainement un père attentionné, puisqu'il parle à Jésus de sa petite fille. En fait, cette petite fille n'est plus si petite que ça ; elle a 12 ans, c'était à l'époque l'âge où on pouvait marier une fille. De toute manière, Jaïrus qui dans la vie courante tire toutes les ficelles ne peut plus rien pour sa petite fille.

La femme qui s'approche de Jésus pour le toucher n'a pas de nom, elle n'a rien. Elle n'est pas entourée de sa famille mais d'une foule anonyme. Elle n'a personne pour partager sa souffrance ; elle n'a pu le faire qu'avec des professionnels qu'elle devait payer.

Ce récit de l'évangile de Marc nous parle de deux femmes souffrantes dans une société où elles comptent peu. Jésus ne leur rend pas simplement la santé ; il les libère. La jeune fille dont nous n'apprenons pas le nom vient d'une situation stable et bienveillante. Jésus lui dit : « Lève-toi ». Quand Jésus dit à un être humain : « Lève-toi » il ne dit jamais simplement « Sois guéri ! » Il dit « lève-toi pour une nouvelle vie ». Ou autrement dit : « Va en paix ! » De son côté, la femme souffrante depuis douze ans, c'est-à-dire depuis que la fille de Jaïrus est au monde, ne retrouve pas seulement de son indépendance. Elle est libérée de son sentiment d'infériorité. Jésus se tourne vers elle au milieu d'une foule indifférente, il lui rend sa dignité et tous ceux qui sont présents en sont les témoins.

Il y a plusieurs dualités dans ce récit : Homme-femme, puissant-pauvre, père de famille-femme seule, fille acceptée-femme rejetée, foule anonyme-entourage bienveillant, Jaïrus sûr de soi – la femme sans nom anxieuse.

L'intrigue est magistralement conçue : si on écoute bien, on découvre derrière ces deux destins si différents un courant très fort de similarités et de convergences : deux femmes sont malades. Elles sont dépendantes, l'une dépend entièrement de son père, l'autre d'un corps médical incapable. Ces femmes sont liées par l'impuissance face à la maladie qui ne fait pas de distinction entre les êtres humains.

Mais il y a le Christ, et c'est dans sa personne que tout converge. C'est très fort dans ce récit. Nous apprenons que le monde que nous percevons aujourd'hui comme divisé et fragmenté est tenu et soutenu par la présence du verbe incarné.

Jésus est le centre de tout, non pas seulement dans les deux vies qui ont traversé une période charnière dans ce récit et dont nous avons été témoins, mais dans chaque vie. Cela importe tout particulièrement pour toutes celles et tous ceux qui ont été appelés à vivre en communauté. Dans la communauté les différences ne disparaissent pas simplement parce qu'on prie ensemble, en fait, je n'ai pas l'impression que les différences s'estompent sur la durée. Avec l'âge, on développe certaines particularités ; c'est une invitation constante à soigner et à nourrir l'agape qui nous unit.

Autrement dit : Si le Christ n'est pas au centre de tout, la communauté va périr, elle va éclater parce que les forces centrifuges sont trop importantes. Ces forces qui veulent nous faire fuir les exigences de la vie communautaire. Le mot « centrifuge » dit exactement ce qui se passe : on s'éloigne du centre qui est le Christ.

Pour terminer, je ne peux pas cacher un certain désenchantement en étudiant le récit riche et beau que nous venons de lire. Le récit ne nous cache pas les limitations humaines ; ces limitations fatigantes qui empêchent trop souvent des évolutions bénéfiques. Ces limitations qui se traduisent par le manque d'imagination, par l'indifférence ou simplement parce qu'on donne trop de pouvoir aux angoisses qui nous bloquent. Quand Jésus dit : « Qui a touché mes vêtements ? » ceux qui sont limités ne voient que la foule. Quand Jésus dit : « L'enfant

n'est pas morte, elle est seulement endormie. » ceux qui sont limités se moquent de lui. Mais Jésus ne se laisse pas irriter par ces propos. Il mène ses projets à bien. Dans nos projets communautaires, il ne faut jamais perdre de vue le Christ. Sinon on se retrouve vite en compagnie de ceux qui ne voient que la foule. La foule de problèmes possibles, la foule des travaux attendus, une foule de choses qui nous dépassent. Mais le paradoxe ultime de l'Évangile c'est: quand on concentre ses regards sur le Christ, l'horizon devient infini.

Homélie, tenue à Grandchamp, le 27 juillet 2023